L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN, IV JUIN.

LA VIEILLE FILLE.

Elle n'a pas fait de vœux
et n'entre y vous.
(VERNAY, dites Bonneuil.)

Les remontrances et les poètes en ont fait un fort envieux et hideux. Le monde la jugé ridicule.

Les remontrances et les poètes sont injustes, le monde est bête.

Parce qu'on la voit pâle, amaigrie, surgissant non plus, l'oeil enfoncé et blême, la taille ridée, manquant de moelleux dans les mouvements et de grâce dans les attitudes, on la trouve laide. On oublie fond de que la premier baiser de l'amour donne de perfection à la beauté. Elle,—de loin,—du sein que lui ont assigné les conventions sociales, elle a comme les autres regardé fixement, et l'amour a passé près d'elle sans la toucher.

On attribue son impossibilité à de la méchanceté. Qui aura tous les trésors de tendresse qu'elle est obligée de conserver!

Elle est dans la position d'un richard dont les marchands et les pauvres ont refusé l'argent et que le public traite d'avare.

Dans toute autre femme, l'usure a mis un mère; la société a modifié cette loi.

Elle a de même une somme tout le monde; elle a eu la fraîcheur du teint comme la fraîcheur de l'âme. Elle a été gaie comme un pinson et légère comme un papillon.

Elle a certainement charmé; et, à coup sûr, un homme, un seul, si l'on veut, mais enfin un homme a rêvé un instant en la regardant.

Elle a comme toute jeune fille, prononcé ce mot: " Quand je serai mariée!"—parce qu'elle, contrairement aux poètes, ne nature mot dans le coeur de toute femme.

Un homme l'est approchée de son cœur, lui a pris tout bas, et sûrement, a rougi.—Elle, palpitante, a regardé de loin.... Puis, un beau jour, il y a eu grande fête à la maison, puis grand deuil. Cet homme avait emporté son cœur, et ils étaient allés créer une famille de leur côté.

Sa mère, en souriant, l'avait embrassée en lui disant: Bientôt ce sera son tour et tu lui quitteras comme elle.

Elle avait répondu: Non! — Mais la nuit elle avait rêvé qu'elle aussi elle était vêtue de blanc, que les orgues chantaient joyeuses et qu'un beau jeune homme était à ses côtés.

Et elle passait de longues heures à rêver de son rêve.

Elle était distraite, préoccupée, et lors que on mère lui demandait:

—A quoi penses-tu donc?

Elle baissait la tête, rougissait et murmurait:

—A rien.

Un jour elle retrouve ses chansons, ses yeux pétillent, le bonheur ruisselle de tout son être.

Elle a entrevu le jeune homme du rêve.

Il n'y a plus qu'à attendre.

L'année n'est pas écoulée que lui,—qui n'a pas même fait attention à elle,—a pris une autre jeune fille.

Elle soupire,—se dit: Ce n'est pas lui.

Puis la rêverie d'autrefois devient de la mélancolie.

Ces mélancolies sont intermittentes, elles s'en vont, puis reviennent plus sombres toujours.

Des jeunes gens lui disent des mots indifférents auxquels elle attache une portée cachée, et elle se demande à chaque instant:

—Sera-ce celui-ci? sera-ce celui-là?

Les jeunes gens disparaissent immanent des compagnes; elle attend toujours.

Toutes les amies de son âge sont devenues des femmes, des mères, — elle, non.

Sa mélancolie devient de la tristesse.

—Pourquoi donc ne suis-je pas aimée? soupire-t-elle.—Mon miroir ne me dit pas que je suis laide, et mon cœur m'assure que j'aimerais bien.

Elle languit doucement. La famille fait venir le médecin, qui tâte le pouls, fait tirer la langue, fronce le sourcil, réfléchit un instant, puis écrit sur un bout de papier:

Sous-carbonate de fer, au moment de dîner, dans une cuillerée à soupe;

Vin de quinquina, petit verre matin et soir.

Imbécile! Il fallait écrire: Prendre un mari.

Elle mange son fer, boit son quinquina, et elle languit toujours.

La nuit on l'entend sangloter!

Celles de son âge sont mariées depuis longtemps.

Les plus jeunes qu'elles partent à leur tour.

Un jour sa mère tombe malade. Elle ne songe plus à elle, elle est sans cesse debout, ne dort pas, combat la maladie, essaye de la terrasser, mais la mort frappe.

Quand les larmes sont séchées, elle regarde autour d'elle; elle est seule, toute seule.

Alors, si sa sœur a des enfants, elle la supplie de la prendre avec elle, et elle commence ce terrible métier de mère de second sang,—la mère qui n'a pas procréé.

On l'appelle tonton, on l'appelle, on la fait tourner; les hommes oublient que, si elle n'est plus jeune fille, elle est toujours chaste et vierge, et parlent devant elle comme devant une femme mariée.

Si sa sœur ne veut pas d'elle ou qu'elle n'ait pas de sœur, le désespoir, la mort au cœur, elle se jette dans la dévotion; mais l'amour de Dieu, ne suffisant pas à l'amour de l'inconnu;—il lui faut du réel, du vivant. Elle prend des bêtes, des chiens, des chats et des oiseaux, et elle les aime et se dévoue pour eux.

Elle a un besoin de dévouement, ce besoin qui est dans le cœur de toutes les femmes.

Parfois elle maudit les convenances sociales qui ont donné à l'homme le droit d'activité et à la femme le devoir de passivité. Peut-être, si elle avait pu aller vers un de ces êtres qui l'ont regardée un instant, et elle pa lui dire:

—Voici me puisses, je vous aimerai, prenez moi!

Peut être à l'heure qu'il est, serait-elle mère de famille comme les autres.

Portant elle, elle voit passer couvertes de richesses, entourées d'hommes beaux et jeunes, des filles immondes beaucoup plus laides qu'elles, beaucoup plus âgées, qui sont bêtes et qui n'ont pas de cœur.

Elle ne peut se rendre compte de ce phénomène étrange, se vertu disant un homme n'épouse pas une vieuge jeune, charmante, parce qu'elle n'a pas d'argent, et vivre en concubinage avec une femme vieille, laide et qui le ruine.

Sa vie s'écoule inutilisée par la sottise humaine. Mais qu'il s'agisse d'abnégation, de dévouement, d'héroïsme, elle est là, debout, vaillante.

On dirait que tous les nobles sentiments qu'elle avait dans le cœur, et qui ne pouvaient s'épandre au dehors, ont centupié de force par la concentration.

Lisez l'histoire annuelle des grandes actions, les vraiment grandes, les seules grandes, — le rapport de l'Institut pour le choix des prix de vertu.

Les héros sont sous des vieilles filles!

Et pour dire qui servirent à la publicité combien restent dans l'ombre!

Elles donc d'elles, vies en toujours. Pour moi, lorsque j'en rencontre une, mon front se courbe avec respect comme devant une grande vertu, et mon cœur se serre comme devant une martyre.

E. SIEBECKER.

Bon café Rio grillé et moulu à 25 cts la livre au grand dépôt de T, 5 rue du Camp

Empruntons à la *Vie parisienne* quelques jolies pensées sur l'orgueil et la vanité:

L'orgueil est la maladie du génie, la vanité est le tic de la médiocrité.

La vanité vient de s'ignorer et l'orgueil de ne plus se connaître.

La vanité demande une certaine culture et beaucoup d'engrais; l'orgueil pousse dans tous les terrains, c'est un arbre de plein vent.

L'entêtement est la superbe des humbles.

Entendu à l'exposition des fleurs, au palais de l'industrie:

—Vous vous occupez beaucoup de la couleur à ce que je vois!

—La couleur? mais c'est tout.

—Moi, je suis pour la ligne.

—Ces mosaïques étaient.... des jardiniers exposés!

Le *Télégraphe*, à propos de jardiniers raconte encore:

Ce qui me surprend, c'est que l'on n'ait pas encore organisé une exposition de fleurs grasses...

Je me souviendrai toujours de la tête que nous fit, un jour, certain jardinier "perfectionniste" qui nous avait montré successivement des roses blanc-lis, blanc-ivoire, blanc-jaunâtre, blanc-vermeil, violet, rouge, pourpre, jaune, vert pomme, etc, etc,—et à qui nous étions en train de demander des roses.....roses!

Le jardinier, ou plutôt l'ingénieur—ils sont ingénieurs, soleuse'd'hui—eut un sourire de mépris dessinant comme la rose d'un camélias.

Parbleu, les roses roses sentent bon!

Nature, que de " perfectionnement" on commet en ton nom!...Et que Cham avait raison lorsqu'il fit entendre les paroles mémorables que voici:

Un monsieur lui montrait, tout triomphant, des roses et des tulipes "obtenues" au moyen de découpages pratiqués sur des raves...Vous avez sans doute vu de ces horreurs-là dans les boutiques de papeterie du Marais.

—N'est-ce pas que c'est nature? disait le découpeur enthousiasmé.

—C'est vrai, répondit Cham, on jugerait de la rave!

Le sentiment du devoir, d'après le Masque de fer:

A une grande bataille, le colonel Z... à la tête emporté par un boulet. Lors de ses funérailles, le brave soldat continue à commander, et c'est entre le vivants seulement qu'il songe à faire panser la blessure...

Mais le chirurgien arriva trop tard...le colonel était mort!

Le chronique du *Bien public* est l'auteur de ce mot de Dumas:

Z..., l'ami de tous les gens de lettres, a la manie de loger les personnes qu'il a vues deux fois. Rencontrant l'autre jour Hugues, il lui prend le pain en disant:

—Bonjour, Hugo, ami, comment te portes-tu?

—Très bien, mon ami, répond Dumas; comment te portes-tu?

FEUILLETON

LES CRIMINOLOGUES, OU

FAUX MONNAYEURS

AU XIXe SIECLE.

ROMAN PARISIEN-MARSEILLAIS.

DEUXIEME PARTIE.

LE COFFRET.

XXIII—Suite

—Je vous en supplie, madame, n'ajoutez pas une souffrance à mon désespoir en me forçant à une nouvelle résistance envers vous. Vous êtes l'amie de ma mère, il y a un mystère de la vie cachée, mais il n'y en a qu'un seul: pardonnez-moi que je sorte heureuse quand je m'appellerai Mme Martinet. Si elle veut mon bonheur au bout de la lutte, elle l'acceptera.

Mme de Bass voulait protéger.

—Il faut que ce mariage se fasse, madame, et il se fera tôt ou tard. Faites comme Aline qui, m'approuve et me soutient, et qui fera à mon place ce que je fais.

L'amie fut fixée, mais elle ne pouvait faire partager sa conviction à la pauvre mère qui donnait encore, quoi qu'elle en eût dit.

L'amie fut fixée, mais elle ne pouvait faire partager sa conviction à la pauvre mère qui donnait encore, quoi qu'elle en eût dit.

Pendant cela, Aline, qu'elle avait envoyée près de la marquise, rappelait celle-ci, en magnétisant en quelque sorte son cerveau, d'abord, sa fille à vaincre la résistance de M. de Mennaville.

—On n'est pas maître de son cœur, madame, je vous assure, disait-elle; sans cela je m'amerais pas mon cousin qui en aime une autre, et qui, qui, j'en suis certaine, malheureux de l'aimer. M. Martinet ne saurait être l'homme que vous choisiriez pour Victoire, je le sais bien. Mais elle l'aime. C'est une question de bonheur ou de malheur, de vie ou de mort peut-être. Réfléchissez-vous. Quand vous verrez votre fille heureuse, vous vous consolerez, vous verrez.

Et, comme une autre fille, elle enlaçait de ses bras la mère de cet ami, et bien que, dominée par cette nature et personnelle tendresse, la pauvre femme se défendît:

—Est-ce que ce serait vrai?

—J'ai regardé ton pauvre fils-ajoutait la compagne en rejoignant Mme de Bass, qui n'avait point quitté Victoire. Je crois que désormais avec lui.

—Et, tu crois? demande la sublime enfant, qui n'avait qu'une crainte, celle de ne pouvoir accomplir son sacrifice.

—Elle a la foi! la pire profonde, et l'obéra désormais, convaincue de travailler à ton bonheur.

—Merci, dit Victoire en se jetant sur le sein d'Aline.

C'était une joie, une vraie joie, avec des larmes et des rires, la joie du martyr qui parle d'amour à Dieu entre deux tortures.

Mme de Bass, entraînée, les tirait du fond de l'âme, continuant de les bercer.

XXIV

LES LOISIRS DE JÉRÔME.

Jérôme se trouvait seul. Maximilien était parti, entraînant Guillaume à un seul, et le brave ouvrier pâlot de famille avait accepté simplement la responsabilité qui lui était offerte.

—Je ne sais pas un bon commerçant, ni un commerçant comme vous, dit-il au patron, mais, pendant la guerre, il n'est pas probable que la vente marche fort, je saurai bien un petit détail de bric-à-brac que je commence à connaître.

—Le principal est que la maison reste ouverte, dit Max.

—Je ne la quitterai pas un seul jour, vous pouvez y compter.

Cette promesse fut un jeune homme. Quant à Guillaume Lapoinie, il ne paraît plus savoir qu'il possédât un établissement.

Jérôme eût voulu qu'on lui demandât davantage. Quand il regardait ses quatre enfants, bien vêtus, bien nourris, s'amusant tout propres chaque matin à l'école, il y avait en son cœur des notions de grâce qu'il répandait tout bas sur ses bienfaiteurs. Puis, il songeait à ce qu'il pourrait faire pour remercier dignement Maximilien, pour remercier Alice; et son désir de reconnaissance était si grand qu'il ne doutait pas qu'un jour il dît exaucé.

Pour ne pas quitter l'établissement, il y avait installé les enfants, n'emportant du mobilier de la maison Trotignon que deux petits lits, puisque l'arrière-boutique se trouvait meublée par le patron. De cette façon, il avait pu offrir sa chambre à la mère Baudroche, qui s'y était installée, laissant la menne, plus grande et plus aérée, à son petit-fils convalescent.

Le blessé se levait, se promenait d'une pièce à l'autre; on lui promettait qu'avant peu il pourrait descendre. Mais il commençait à faire froid, et cela retardait la sortie prochaine. Elle devrait être pour Jérôme, un jour que viendrait Alice Mathieu, la jeune fille voulant donner cette joie à celui qui avait failli mourir à son service. Depuis qu'il était entré en convalescence, Alice avait quitté la maison; à mesure qu'il allait mieux, elle devenait plus sérieuse qui faisait dire au pauvre garçon qu'il avait grande envie de ne faire à nouveau trouer la peau, pour rappeler auprès de lui sa jolie sœur de charité.

Il avait, en songeant à Mlle Mathieu, des expressions de tendresse pour sa grand'mère, qui n'y comprenait rien; et, d'autres fois, de longues tristesses méditatives qu'elle ne comprenait pas davantage. On n'avait pu longtemps lui cacher les journaux; il lisait chaque jour le détail de nos revers avec angoisse et souvent avec rage, sentant son impuissance pour longtemps encore. Le vide se faisait autour de lui. Justin Bleuze, un ami vrai, était parti le premier; puis Jérôme s'étant éloigné, et le cabinet des enfants avait fait place au sien ce. Gaspard lui-même, encouragé par Alice et M. Samson, qui avait enfin obtenu sa confiance, avait fait comme les autres. Il était, du reste, un moyen de vivre, et l'existence de chaque pour était souvent pour lui un problème difficile à résoudre. Il se laissa convaincre. Mais avant son départ, l'ex-commissaire, qui était un homme prudent, lui fit signer la déclaration écrite de tout ce qui s'était passé au *Trap d'Or*.

M. Samson n'oubliait pas, au milieu de la tourmente générale, le but qu'il s'était proposé. Il y avait là, du reste, à dévoiler un de ces puissants criminels qui sont le boute d'une époque, et contribuent trop souvent à la perdre.

Mais l'heure présente, si pleine d'agitations diverses, ne lui permettait pas d'agir librement; il se contentait de diriger ses plans d'attaque et ses moyens de défense, pour le jour où il jugerait possible de recommencer la lutte.

Les visites que recevait le blessé se bornaient deux à belle d'Alice et de commissaire, les premières devenues plus rares, nous l'avons dit, et à celles de Mme Trotignon, beaucoup plus fréquentes, car la femme soumise se manquait pas une occasion de décoiffer à Sylvestre, le suivre de fruit défendu étant reconnue la plus irrésistible, pour les gourmands de toutes espèces.

Les bavardages de la concierge n'avaient garde d'ennuyer Baudroche; elle connaît d'Alice, de sa obéris comme elle disait, et elle ne l'avait pas vue d'autres qu'en lendemain, lorsqu'elle se trouvait jamais sur ce chapitre-là, jamais la malade ne l'eut interrompue. Un jour, elle parla du faisait de Mlle Mathieu, cet inconnu mystérieux, dont elle embellissait la légende de toutes les extravagances, auxquelles se peut prêter une imagination de portière qui lit des romans. Baudroche, qui savait bien ne pouvoir prétendre à Alice, reçut cependant le coup en plein cœur, et mourait de la jalousie. Il lui semblait qu'on aimât ne pouvait aimer, sentir, adorer comme lui. Il se demandait si cet autre était assez parfait pour avoir élevé son désir jusqu'à cet idéal dont lui se faisait un culte. Il est pour son aïeule des tendresses et pour Mme Trotignon des douceurs moqueuses. Puis il voulait rester seul. La grand'mère se sentit tout attristée.

—Pourquoi vous tourmenter de ça, dit la concierge; c'est signe qu'il est guéri et qu'il peut se passer de soins.

Livré à lui-même, Baudroche réfléchit, et le résultat de ses réflexions fut un regret plus amer de ne pouvoir encore se faire soldat. Il essaya en lui l'étoffe d'un héros. Il rêvait de rapporter à Alice une croix, des épaulettes; il s'essayait à l'écarter du poids de ses lauriers, à renverser le pavés qui un moment d'héroïsme. Il se voyait Hercule, et marchait à grands pas ce qui lui était défendu encore. Il soulevait une chaise en pensant, et il lui semblait que en blessure du dos se rouvrait, tant cela lui fit mal.

Seule, la jeune fille pouvait le calmer, et elle le fit. Elle l'intéressait, le voyant plus triste, et devine ce qu'il ne lui dit point. Alors, la première, elle parla de Daniel, de Daniel persécuté, poursuivi, malheureux; il se souvint qu'il avait cherché à se malmener, à se punir, tiens, et il jura de faire plus de bien qu'il n'avait fait de mal.

—Plus tard, lui dit Alice, je vous demanderai votre aide, mais, à présent, notre devoir à tous est ailleurs. Aux hommes valides le combat, à nous le soin des blessés, les encouragements aux vaincus, les secours aux orphelins.

—C'est donc bien vrai, Paris est menacé?

—On travaille à la défense, mais l'on croit à la défaite.

—Qui?

—Le peuple.

—Est-ce que ça le décourage?

—Au contraire. J'ai entendu une femme tout à l'heure qui demandait à un officier dans la rue: "Est-ce vrai qu'on vient jusqu'à Paris?" Le militaire, qu'il avait l'air bien gentilhomme, répondit: "Oui, madame." Et la femme, qui était belle, reprit: "Eh! tant mieux! Je ne demande que de voir ça." Et elle partait comme une reine. Alors, je me suis dit: Si les femmes ont du courage, pourquoi les hommes n'en auraient pas? Et, tout en marchant, je me suis souvenu que j'étais Français et que je m'appelle Jérôme. Ça m'a donné du courage, et je me suis dit: Si Paris est menacé, il faut le défendre, et, si on le prend, il faut le reprendre.